

inutile ? J'eusse subi mon sort avec une douce satisfaction si, au lieu de ma délivrance, vous aviez obtenu celle de cet homme, hélas ! si malheureux. Ah ! lui aussi, bien plus que je ne le puis moi-même, aurait prêté à ma fille secours et protection ! Sa reconnaissance lui eût dicté son devoir. Sauvé par Célestine, il lui eût accordé dans son cœur toute la tendresse d'un père !

—Oui, s'écrie le comte, oui, j'aurais eu pour Célestine toute la tendresse d'un père !... Oui, j'aurais tout fait pour son bonheur !... Oui, tant qu'une goutte de sang eût coulé dans mes veines, tant que mon cœur eût conservé un seul battement, cette fille, admirable par sa tendresse, par sa générosité, par sa vertu, eût trouvé près de moi secours et protection !... Mais elle, me sauver au lieu de vous !... Mais moi, accepter d'elle ma délivrance aux prix de votre liberté !... Oh ! Anselme !... Anselme !... y pensez-vous ?... Quoi ! j'aurais voulu conserver l'existence au prix du sang de mon libérateur ! Ah ! mon noble ami, jugez mieux de mes sentiments !... Si je ne puis rien pour le bonheur de votre fille, s'il ne m'est point donné d'environner ses jours des brillants avantages de la richesse, du moins on ne dira pas que j'ai assassiné son père ! Partez !... laissez-moi ici à toutes les horreurs de ma destinée !... Vous êtes libre, Anselme ! vous serez encore heureux, sans doute, car vous aurez auprès de vous un ange d'innocence, dont la vertu attirera sur votre maison les bénédictions du Seigneur !... Partez ! ici j'attendrai avec résignation l'heure de mon trépas, de mon supplice ! Votre malheur doublait ma souffrance, et la rendait intolérable ; mais vous êtes sauvé ! qu'ai-je donc à me plaindre ?... Aussi, voyez comme mon âme a repris sa tranquillité !... Ah ! vienne la mort maintenant !... Je bénirai la main qui percera ma poitrine, ou fera rouler ma tête sur la fange de cette prison ! Seulement, souvenez-vous quelquefois de moi, lorsque je ne serai plus ; vous surtout, fille céleste, vertueuse orpheline, quand au milieu de vos prières mon nom se présentera à votre souvenir, oh ! daignez demander au Seigneur pitié pour ma pauvre âme, pour cette âme qu'aucune parole de salut n'accompagnera devant le suprême tribunal, à l'heure redoutable de la justice de Dieu.

A ces paroles du comte prononcées avec une noble fermeté, Anselme et Berthaud ne peu-

vent retenir leurs larmes ; mais Célestine éclate en sanglots.

Berthaud !... mon père !... s'écrie-t-elle, ne pourrions-nous tenter de délivrer aussi le comte de Morelly ?

En parlant ainsi elle essaye de détacher les fers de ce malheureux.

Le délivrer est impossible ! répond Berthaud d'une voix triste. Voyez... Nous sommes ici dans un cachot profond ; à la porte du fort veille un impitoyable geôlier. Au dehors aucun moyen ne nous est offert : cent brigands rôdent sans cesse, attendant l'heure du meurtre. Dans le féroce Caracalla, le comte de Morelly a un ennemi redoutable et puissant. Tenter de l'arracher à sa vengeance ce serait exposer votre vie, sans pouvoir sauver la sienne.

—Écoutez-moi, dit Anselme à voix basse, en attirant près de lui Berthaud, il est un moyen de salut pour mon malheureux ami. Brisons ses fers à l'instant même ; qu'il soit couvert du manteau que je portais, à mon arrivée dans la prison ; puis, à l'aide du sauf-conduit que vous avez obtenu pour moi, qu'il sorte de la citadelle. Inconnu à tout autre qu'à celui qui l'a arrêté, il pourra tromper la surveillance des gardiens du fort, et recouvrer sa liberté.

—Et vous, mon père !... et moi !... s'écrie la tremblante Célestine, effrayée de la proposition d'Anselme. Ah ! vous voulez donc que je meure !...

—Vous vivrez, Célestine, dit le comte attendri, vous vivrez !... En vain on essaierait de m'arracher de ce lieu ; ici je veux mourir, sous le poignard de mon ennemi, ou sur l'échafaud par la main du bourreau !

Cette protestation pleine de fermeté ne laisse plus de doute à former sur l'utilité des efforts qu'Anselme voudrait tenter pour la délivrance du comte.

Au nom de votre propre vie, au nom de la vie de votre Célestine, généreux Anselme, dit Berthaud, quittons cette prison ; elle pourrait vous devenir funeste !... Plus tard nous travaillerons à sauver le comte, et, si le ciel favorise nos efforts, nous l'arracherons de ces lieux.

Mais le vieillard est auprès de son ami, il le tient étroitement embrassé ; il l'inonde de ses larmes,

Une grâce !... une seule grâce !... dit le comte à Anselme ; mettez le comble à ma reconnaissance en me rendant un dernier service !

—Parlez, que puis-je faire pour vous ? répond vivement le vieillard.

—Avant que les bourreaux eussent chargé mes mains de chaînes, reprit le comte, là, sous mon habit, j'ai caché l'écrit mystérieux que j'ai découvert sur la couche d'Antonio mourant. Vous savez quel intérêt j'ai à le connaître. Avant de quitter ces lieux, à la lueur de ce flambeau, daignez me le lire... que j'apprenne enfin l'important secret dont au péril de ma vie je suis venu chercher la révélation. Puis vous irez, loin d'ici, chercher un abri contre la tempête qui doit me briser.

Anselme a trop de charité dans l'âme pour refuser à l'infortuné une consolation qui doit lui coûter si peu,

XIX

RÉCIT D'ANTONIO

Noble comte de Morelly,

Après la délivrance de la comtesse Maria des mains de son ravisseur au milieu du terrible château du mont Vésuve, poursuivi par les remords qu'excitait dans mon cœur le souvenir de l'empoisonnement de la comtesse Anna de Borgina, je résolus de quitter l'Italie, où tout me retraçait l'horreur de mon crime. Je me réfugiai en France, pour y commencer une vie de pénitence.

Dans un site désert de la Provence, au fond d'un rocher taillé par la nature en grotte spacieuse, le ciel me fit rencontrer un pieux solitaire qui m'accueillit avec une touchante charité. Témoin de ma douleur, il me fournit tous les moyens de sanctification que lui suggérait sa piété. Aux pieds d'un véritable ministre de Jésus-Christ, où il me fournit tous les moyens de sanctification que lui suggérait sa piété. Aux pieds d'un vénérable ministre de Jésus-Christ, où il me conduisit, je fis l'aveu de mon crime. Et je reçus en échange un peu de cette tranquillité que le sacrement de pénitence communique toujours au pécheur repentant.

Mes jours s'écoulaient calmes dans la prière et la méditation des éternelles vérités du christianisme, lorsque le ciel, sans doute pour m'offrir un moyen d'expiation, me fit découvrir un horrible complot tramé contre vos jours, noble comte, et contre l'épouse vertueuse que le crime avait déjà réussi à vous ravir une fois, et à la délivrance de laquelle j'eus le bonheur de contribuer.

Le soleil avait disparu depuis quelques heures derrière la montagne sur le flanc de laquelle était creusée la grotte que j'abi-

tais, deux hommes se présentèrent à l'ouverture de la grotte dont ils parurent un moment examiner l'intérieur. J'étais sans lumière, et l'ombre, en ôtant à ces deux individus le moyen de reconnaître que ce lieu était habité, m'empêchait de distinguer leurs traits. Cependant, supposant que se pouvait être des voyageurs égarés qui cherchaient un asile, où il leur fût permis de passer la nuit, j'allais me lever et leur offrir l'hospitalité ; mais jugez de mon étonnement, lorsque j'entendis l'un d'eux prononcer les paroles suivantes.

—Courage donc, père Montal ! Encore quelques heures de marche, et nous arrivons au terme de notre voyage. Ou je me trompe fort, ou demain à pareille heure la comtesse Maria sera en notre pouvoir, et je serai vengé de son époux.

A ce propos, malgré moi, je poussai un cri de surprise et d'indignation qui faillit me trahir ; car la voix que j'entendais était celle du monstre pour qui je m'étais souillé d'un crime, de cet aventurier nommé Collard, que j'avais connu à Naples pour votre ennemi. Heureusement un vent aigu, sifflant à travers les arbres de la solitude, couvrit ce cri inopportun, et empêcha que ma présence en ce lieu ne fût soupçonnée.

—Le château du comte est à peu de distance d'ici, continua Collard. Poursuivons notre route. La nuit est noire comme l'enfer et le diable lui-même ne nous soupçonnerait jamais en ces lieux.

—Ces lieux, je vous le répète, nous seront funestes ! dit Montal en murmurant. Je me tiendrai pour très-heureux si nous n'y rencontrons pas la potence ! Mais, je vous le demande, à quoi bon tenter d'enlever encore une fois cette femme ?... Je crois bien que cette folie ne finisse par nous coûter cher !

—Imbécile ! dit Collard ; avec votre peur vous ne ferez jamais fortune !... A Naples, les deniers enlevés au comte commençaient à s'épuiser, malgré la bourse des voyageurs que nous savions délier à propos. Pour réparer le désordre de nos finances, je fais empoisonner la comtesse Anna de Borgino, espérant ensuite parvenir plus facilement à m'emparer de sa fille, et la forcer à me donner sa fortune avec sa main.